

## VIBRATION

STOCKS ACCEPT  
Mutualité (3/4)

Une soirée plutôt agitée ! Les heavy-metal kids excités et impatients d'entendre Accept ont donné quelques sueurs froides aux organisateurs et au service de sécurité un peu débordé. Mais tout le monde s'est bien tenu et la soirée a été une réussite. Ambiance (salle bondée) et transe métallique assurées. Il y avait deux groupes au programme, fallait pas l'oublier. Notre trio lillois a fait ce qu'il fallait pour que ça se sache. En effet, les Stocks ont pris la salle à la gorge en l'inondant d'électricité rageuse, de riffs carrés de solos juteux et de...

Un set mu servi par un Arnaud, no et en plein poigne, la son shériff Marquilly. L tance, sacril bluesy, mais le formidable à la Gallaghe sur le tapis. I gagné, et au les kids cham rendez-vous i Stocks ont dé qu'ils sont to meilleurs grou le dise. Accept, eux, c' soirée, les rôs taine considérat nombreux mois dont on dit le p on allait voir ce a vu. Et Accept, pas son monde. tivement le heav même. Un rentre-implacable, obsti dix Panzers sur la das Priest poussa bunker ambulante, clous à tous les é aux lunettes noirs kaki. Tenue comm au point limite. Un qui se balancent in canique ahurissant rière, guitare tend deux. Qu'on aime o sible de dénier à Act et le laminage impitc tal chauffé à Solinge ra ?) un grand du hee S.C.

JONI MITCHELL  
Champs-Élysées (30/4)  
Casino de Paris (1/5)

Ces deux concerts consti quelques milliers de fa vieux, le genre de date i gne de trois traits rou agenda. Où l'on vient e vince, puisque Joni n' c'est peut-être en partie à attente trop forte que le premier concert fut décevant. Oh, pas un rata-ge complet, non (impensable !), mais simplement une frustration, à cause d'abord d'une sono mal réglée (la voix et les textes de Joni étant couverts par l'orchestre, surtout pendant les premières chansons), ensuite de cette scène immense où la chanteuse et ses compagnons, disposés à une quinzaine de mètres des premiers rangs, ne parvinrent pas vraiment à briser la glace et à établir le dialogue avec un public qui, pourtant, en mourait d'en- vie.

Ce fut le jour et la nuit avec le concert du lendemain où, en un cadre plus intime et peut-être par volonté de rattraper l'impression frustrante de la veille, Joni et le groupe s'envolèrent littéra-

lement et nous portèrent pendant deux heures d'allégresse. Il y avait de l'amour et du bonheur dans l'air, et on pouvait les toucher. L'orchestre, au son et au rythme fort musclés, à plusieurs moments bien plus proches du pur rock'n'roll que du jazz-rock, comprenait Larry Klein (batterie),...

couvre SA musique af pour lui : il a perdu dix Et, pour nous le pro show sur les bases l nant à son nouvel alb mérite, mais intégrari ses œuvres antérieu mation la plus cosm Gaborais, Camerou Malgaches, Congolai ricains, Français... commun chez tous passion afro qui ne et une aptitude à la tement sur une sci presque immobile, de la voix et du gé gstral, malgré si resque fragile. A rouge et se comp vivres, sans télé e, malgré la sur uments. Et les us que des cha tous les appels allégo qui, en urrait s'appeler est profondém es au point i en dise Pierr iveau dans si eu de temps éques imperf sortir du Ca commentai amateurs white, où il J.D.

## L'HEXAG

rs (2/5)

cette se

onal Te

e est l

is très

ssé) et

de cor

la vi

les la

ites c

de p

urs r

t l'o

en

ad

vit

l'p

e

AKENDENGUÉ  
Casino de Paris (2/5)

Fichtre ! C'est pour Akendengué, tout ce monde ? Ça grouille, ça se bouscule pour trouver une place sous les lambris du Casino — il en restera d'ailleurs pas mal dehors — et ça commente à qui mieux-mieux la vague afro actuelle. Avec les mines d'intello qui, autrefois, faisaient le bonheur des jazzes. Pas de bol, ça devait arriver. Enfin, espérons que la musique africaine s'en remettra...

Pierre Akendengué, pour sa part, ne considère pas qu'il « explose » aujourd'hui. Des concerts, il en donne depuis 1973, et à l'entendre, il n'y a rien de si nouveau aujourd'hui chez lui. Si, tout à coup, le public suivi par la critique (et non pas le contraire) dé-

écrasante comme P la premi B. Reinir ques mo les exp parfaiten basse, c préenret proche poncifs les hi l'Hexag « Ecras ce sont échang du sax clavier la Blui neuser sur ur gle. r

lement et nous portèrent pendant deux heures d'allégresse. Il y avait de l'amour et du bonheur dans l'air, et on pouvait les toucher. L'orchestre, au son et au rythme fort musclés, à plusieurs moments bien plus proches du pur rock'n'roll que du jazz-rock, comprenait Larry Klein (bs), Vinnie Colaiuta (dms), Michael Landau (gt), Russell Ferrante (claviers) et bien sûr Joni elle-même (gt, pno). Dès l'intro de « Free Man In Paris » (car quoi d'autre ?), on sentait qu'ils en voulaient ; « Coyote » le confirmait, et cette fois les paroles et les nuances de la voix se détachaient aussi clairement que dans la mémorable séquence de « The Last Waltz ». Une nouvelle version de « Cotton Avenue », claquante, avant les caresses de la voix et des mots de « Edith And The Kingpin ». A part « You Dream Flat Tires », Joni réservait les nouvelles chansons pour la deuxième partie du programme (identique les deux fois). La complicité des musiciens resta parfaite, jusqu'aux chœurs rigolards de « God Must Be A Boogie Man », mais c'est seule que Joni, souriante l'instant d'avant et redevenue grave, terminait la première partie avec, en plus de « Big Yellow Taxi », trois chansons particulièrement émouvantes : « For Free » (au piano), « A Case Of You » (au dulcimer) et « Amelia » (à la guitare, Michael Landau la rejoignant à la fin pour les indispensables glissandi de steel).

Plus rock'n'rollienne fut la seconde partie, avec « Wild Things Run Fast », « You're So Square », « Solid Love » (des nouveautés), « Help Me » et une version véritablement déchainée de « Raised On Robbery ». Joni retrouvait son piano et son air méditatif pour « Chinese Cafe », l'une des deux meilleures chansons du dernier album, à mon sens, avec « Love ». « Both Sides Now » et « Woodstock », concessions obligées aux fidèles de la première heure, se voyaient encadrés en rappel par deux rock'n'roll, dont une surprenante reprise de... « I Heard It Through The Grapevine » ! Tout compris, ai-je noté, cette seconde partie avait duré soixante-quinze minutes. Mais on serait bien resté une heure de plus, sans une seconde d'ennui, dans ce climat de ferveur et d'énergie ininterrompues. Ah, quand donc reviendront-ils nous voir ? C'est l'une des questions que l'on aurait aimé poser à Joni si elle n'avait, un peu (trop ?) souverainement, dédaigné toutes les interviews. — J.V.